

Que de traits il resterait encore à composer en tableau ! Agitérons-nous une autre question non moins vitale, à savoir celle de l'eau ? Elle se pose aujourd'hui plus impérieusement que jamais dans ce Gandhāra qui, déjà classique par la décoration de ses monuments, l'est encore devenu par l'aride décor de ses montagnes. Sur leurs flancs dénudés, les sources ont presque partout disparu, qui jadis coulaient à proximité de ces couvents qui n'auraient pu subsister sans elles et n'auraient même pas été bâtis. Song Yun nous parle expressément des ombrages de la colline de Shāhbāz-Garhī et de sa fontaine miraculeuse. Takht-î-Bahai doit son nom à un puits légendaire qui est censé en communication souterraine avec le Swāt. Un peu partout on relève encore des traces de citernes et de barrages destinés à former de véritables étangs<sup>(1)</sup>, etc. Tout le mal qu'on s'est visiblement donné pour rendre ces sites habitables donne à penser que l'on avait eu des motifs bien forts pour les choisir. La cause déterminante n'était sûrement pas la commodité des moines : il reste que ce fut leur agrément, en raison du pittoresque du lieu et de la fraîcheur des brises, — peut-être aussi leur sécurité. On sait combien de hordes d'envahisseurs a vu passer cette grande route de l'Inde. Nous ne serions même pas surpris que plus d'un de ces *saṅghārāma* des collines ait, à l'occasion, servi de place de refuge aux gens de la plaine. La tradition populaire établit toujours un rapprochement entre la « capitale »

imaginaires macabres étaient jadis courantes. Dans un fragment très mutilé d'une scène analogue à celle de la figure 261, C. Bailey avait reconnu « indubitablement » un sacrifice humain ! (*J. A. S. B.*, 1852, pl. XXXIX et p. 621). Dans le catalogue cité p. 30, n. 1, les scènes analogues aux fig. 139-141 sont expliquées comme une intervention du Buddha pour sauver un jeune homme du dernier supplice, etc.

<sup>(1)</sup> BELLEW dit (*loc. laud.*, p. 135) que le puits de Takht-î-Bahai communique

avec l'« Indus » : mais nos informateurs tenaient pour le Swāt (cf. *T. M.*, 1899, p. 546, ou *Front. indo-afghane*, p. 65 et suiv., et *B. E. F. E.-O.*, I, p. 326). — L'inscription de Zeïda mentionne apparemment (cf. A.-M. BOYER, dans *J. A.*, mai-juin 1904, p. 466 et suiv.) la donation d'une citerne (*khanam... toyadalabhai*) et celle de Kaldarra, près de Dargai (cf. E. SENART, dans *J. A.*, mai-juin 1899, p. 530), d'un étang (*polkharinī = puṣkarinī*), probablement formé par une digue de retenue jetée en travers de ce ravin.